

# La décroissance, remède au choc

## Un entretien avec Jacques Grinevald

●●● **Lucienne Bittar** et

**Fabien Hunenberger**, journaliste, RSR, Lausanne

*D'ici deux, trois siècles, nous aurons rendu une grande partie de la terre inhabitable pour l'homme. Dans son numéro de février, choisir a développé ce thème, appelant chacun à une prise de responsabilité. Elle revient sur la question avec Jacques Grinevald, professeur d'écologie à l'Institut de hautes études internationales et du développement de l'Université de Genève. Il visite certains concepts-clés, comme le catastrophisme, l'évolution, ainsi que la « décroissance », seule à même selon lui d'atténuer l'effet des catastrophes à venir.*

**L.B. et F.H. :** *Y a-t-il de l'inévitable ou de l'évitable dans la catastrophe écologique ?*

**Jacques Grinevald :** Il y a les deux. Même si on cessait aujourd'hui d'envoyer de nouveaux gaz à effets de serre dans l'atmosphère, le réchauffement de la planète est déjà suffisant pour modifier le climat de la planète sur des milliers d'années. Et l'élévation du niveau moyen des mers est une affaire déclenchée pour les 3000 prochaines années. Ce qui n'est pas totalement irréversible par contre, c'est l'ampleur de cette dérive. On peut prendre des mesures draconiennes, mais elles demandent des politiques volontaristes d'une ampleur telle, que l'on n'a pas encore vu de gouvernements s'y lancer...

*Y a-t-il des dégâts moins médiatisés que ceux nommés ci-dessus mais tout autant inquiétants ?*

**J. Gr. :** Bien sûr. Par exemple, une grande partie du CO<sub>2</sub> est dissoute dans l'eau de mer et acidifie les océans, avec ses conséquences immédiates sur les récifs de coraux et sur la chaîne alimentaire. Il y a énormément de pollutions qui ne se voient pas. Dans les années '50, on a beaucoup parlé de la radioactivité. Cette peur a disparu alors que c'est quelque chose de grave, notamment

en ce qui concerne la pollution des sols. Mais la radioactivité ne se sent pas, il faut des instruments de mesure pour la détecter. C'est la même chose avec le trou d'ozone : il ne se voit pas, il se mesure.

*Quel est le virage que les sociétés humaines ont manqué ? Pourquoi foncette-t-on dans le mur, alors qu'on aurait peut-être pu changer le cours des choses il y a un certain nombre d'années ?*

**J. Gr. :** Il faut distinguer les différentes sociétés de la planète. A l'échelle des communautés humaines, il y a déjà eu des situations assez graves. Les habitants du Sahel connaissent une situation catastrophique depuis les années '70. En Europe, on a connu au XX<sup>e</sup> siècle des catastrophes si épouvantables avec les régimes totalitaires, que je me demande si on n'est pas arrivé à ce que Hannah Arendt appelait la banalisation du mal. On se dit que c'est le destin des Européens d'aller de catastrophe en catastrophe et qu'une fois de plus on les surmontera. La guerre entre les hommes a masqué la guerre que l'homme livre à la nature.

1 • Auteur de *La biosphère de l'antropocène. Climat et pétrole, la double menace, Repères transdisciplinaires* (1824-2007), Georg, Genève 2008, 296 p.

*N'y a-t-il pas aussi là derrière, le mythe que le progrès accompagne l'évolution ?*

**J. Gr. :** C'est évident que ce qu'on appelle le « catastrophisme » est une désillusion par rapport à cette vision linéaire et optimiste du progrès, une doctrine typiquement occidentale, liée à l'aventure spirituelle des Européens.

On parle beaucoup de la pédagogie des catastrophes : ce n'est que le lendemain de la catastrophe que l'on croit à la possibilité de son existence. C'est comme pour la mort. Nous savons que nous allons mourir, mais heureusement nous n'y pensons pas tous les jours et nous faisons comme si nous étions éternels.

Pour sortir les gens du déni, il faudrait éviter de faire un « catastrophisme » trop général. Au fond, ce qu'il faudrait peut-être souhaiter pour nos sociétés, c'est qu'il y ait quelques catastrophes suffisamment graves, mais pas trop importantes, pour que les gens croient à ce que les scientifiques n'arrêtent pas de dire depuis une vingtaine d'années. Le but de la prospective catastrophiste est de prévoir la survenue de catastrophes, afin de permettre la déviation de cette tendance, d'en atténuer le choc, et non pas de faire du « catastrophisme », comme on nous accuse parfois.

*Le problème des échelles temporelles et spatiales n'est-il pas un frein à la prise de conscience personnelle de chacun ? Il peut être difficile pour une personne de projeter que l'utilisation de sa voiture aujourd'hui aura des conséquences dans 300 ans. Comment rendre plus tangible la responsabilité de chacun ?*

**J. Gr. :** Les problèmes d'échelles sont effectivement très importants. Savoir se situer dans l'histoire de notre civilisation, de l'humanité, de la vie sur terre me paraît un point essentiel de l'éducation.

L'échelle spatiale aussi est très difficile à appréhender. On nous parle des exoplanètes, situées en dehors de notre système solaire, qui est déjà lui-même immensément grand par rapport à notre échelle. La science et la technique du XX<sup>e</sup> siècle ont fait voler en éclats les dimensions humaines dans lesquelles nos cultures avaient été formatées et nous n'avons pas été préparés à cela.

*Quelle est la différence entre crise et catastrophe ?*

**J. Gr. :** La catastrophe est une rupture plus brutale que la crise, qui dure, elle, sur une période aux contours plus flous. Prenons la fin des dinosaures, il y a 65 millions d'années. Leur disparition est manifestement une catastrophe. Tandis qu'aujourd'hui on parle de crise financière, qui se transforme en crise économique, puis en crise sociale et politique. Certains parlent de catastrophes, mais il s'agit en fait d'une série de crises. La catastrophe, c'est lorsqu'il y a une rupture irrévocable.

*Quand une catastrophe éclate, une autre forme de vie surgit. Ainsi, quand les dinosaures ont disparu, l'homme a pu apparaître. La catastrophe ne fait-elle pas partie du mécanisme évolutif sur la planète Terre ?*

**J. Gr. :** A l'époque de Darwin, l'idée de l'évolution des espèces émergeait sérieusement. En géologie (Darwin était d'abord un géologue), deux doctrines s'affrontaient. L'une qu'on a appelée par la suite « le catastrophisme », et l'autre « l'uniformitarisme », c'est-à-dire la négation des discontinuités.

La première a été liquidée par la vision darwinienne qui intègre les petites évolutions, mais sur un temps très long, et par un des mentors de Darwin, Charles Lyell. Pour ce géologue, l'histoire de la Terre ne serait en aucune manière liée

à une série de catastrophes : il y a bien des évolutions climatiques et des modifications de la surface de la terre, mais cela se fait lentement, par petits changements cumulatifs.

L'uniformitarisme a dominé l'histoire de la science occidentale jusqu'à la fin de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, mais on a vu ces trente dernières années un retour de la théorie du catastrophisme, lié aux observations autour de l'évolution des espèces et de la morphologie de la surface de la Terre. La théorie de la dérive des continents est apparue au début du XX<sup>e</sup> siècle comme une vision néo-catastrophique et a été rejetée au départ. Elle n'a été acceptée que dans les années '60, quand on a découvert au fond des mers que la lithosphère était très jeune, de l'ordre de 200 millions d'années. C'est l'émergence de la théorie de la tectonique des plaques.

Notre vision de la Terre aujourd'hui est donc beaucoup plus complexe que celle du début du XX<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où les deux paradigmes, ceux de la continuité et de la discontinuité, ne s'excluent pas. Il n'y a plus de catastrophisme, il y a des catastrophes, il y a des seuils de rupture.

*La Terre a survécu à ces catastrophes mais certaines espèces ont disparu. S'il doit y avoir des catastrophes dans l'avenir, l'homme y survivra-t-il ?*

**J. Gr. :** Je préfère parler des civilisations. Il y a une civilisation qui prédomine sur la planète, c'est la civilisation industrielle, que l'on devrait plutôt nommer « militaro-industrielle » vu qu'il existe des armes de destruction massive diaboliques et que les armes définissent autant notre espèce que la voiture. Cette civilisation aura, je pense, une fin beaucoup plus brutale et rapide que ce qu'imaginent les gens. Le pic pétrolier<sup>2</sup>

entraînera un basculement de l'histoire et la disparition de la civilisation occidentale telle que nous la connaissons et telle qu'elle s'étend à l'échelle planétaire, mais cela ne signifie pas que l'espèce humaine va disparaître.

Les gens qui ne vivent pas dans la civilisation industrielle sont peut-être mieux armés que nous pour affronter les catastrophes écologiques. Ce ne sont pas nécessairement les pays les plus pauvres qui subiront le plus les catastrophes. On trouve dans certaines cultures des ressorts sociaux plus forts que dans nos sociétés de consommation où les gens croient que tout est donné et acquis et que l'Etat est là pour réparer les dégâts.

*Cette équation que l'on fait entre progrès et croissance en Occident est donc destinée à disparaître ?*

**J. Gr. :** Il y a effectivement des confusions entre les notions. Avant de parler de « croissance économique », les économistes en France parlaient de « progrès économique ». La théorie et l'obsession de la croissance économique est récente, elle date d'après la Deuxième Guerre mondiale. La fantastique exubérance de l'exploitation du pétrole, cette énergie « miracle », a procuré beaucoup d'illusions.

Il faut revenir à la notion d'entropie, un concept-clé, très abstrait, de la thermodynamique. C'est la part de l'énergie qui se disperse, que l'on ne peut plus transformer en travail. Les systèmes vivants sont des systèmes ouverts qui échangent perpétuellement de l'énergie et de la matière avec leur environne-

2 • Le pic pétrolier désigne le sommet de la courbe qui caractérise la production pétrolière mondiale et donc le moment où cette production commencera à décliner du fait de l'épuisement des réserves de pétrole exploitables. (n.d.l.r.)

ment. Il y a entrée de matière et d'énergie sous forme utilisable, puis transformation et rejet dans l'environnement sous forme de déchets, dégradation ou pollution. Une partie de ces déchets peut être recyclée, mais toujours au prix d'une nouvelle pollution et d'une augmentation de l'entropie.

Les systèmes vivants, y compris notre système industriel, ne violent donc pas les lois de l'entropie et notre machine économique produit inévitablement désordre et déchets. Ce n'est pas le système capitaliste qui mène le monde à la catastrophe, comme l'annonçaient les communistes, mais le système industriel lui-même, y compris soviétique. Ce n'est pas une question de régime étatique, mais de processus physique. Tout le monde cherche aujourd'hui à imiter notre système industriel, alors que la thermodynamique a montré que cela va nous conduire au désastre. Il y a quelque chose d'inéluctable dans l'analyse thermodynamique du système industriel.

Il faut absolument ralentir et prendre d'autres directions. Il faut arrêter de penser que le développement est une autoroute qui mène vers l'Eldorado, vers des villes fantastiques avec des tours incroyables, comme à Dubaï. Pour grandir, l'homme doit se faire plus petit, pour emprunter une image de Théodore Monod. C'est pour ça que ce thème de la décroissance m'habite. L'idée est de diminuer l'impact de l'homme sur la planète, son « empreinte écologique ». Cela signifie se déposséder de beaucoup de choses qui nous encombrant, avoir plus de liens que de biens.

*Existe-t-il une attitude possible autre que celle d'un calvinisme écologique ?*

**J. Gr. :** Cette idée que l'on vit très bien avec peu ne date pas de Calvin mais de la plus haute Antiquité. La plupart des

sages la développent. Le bonheur et le malheur ne sont pas objets de sciences et de techniques. De ce point de vue, nous sommes à la même enseigne que Socrate et Platon. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre de penseurs ont compris que la civilisation industrielle avait été trop loin dans la fabrication des choses et pas assez en profondeur dans l'analyse de ce qu'était l'homme.

Sur le plan individuel, la joie de vivre est tout à fait compatible avec la frugalité volontaire. C'est une libération par rapport aux contraintes économiques de la société de consommation. On est plus léger à tous points de vue.

Dans le non-conformisme, il y a aussi le plaisir de se sentir maître de sa vie. Cela demande bien sûr un effort pour ne pas céder à la tentation, car notre société nous sollicite tout le temps de

société

*Mégalomanie de l'homme, Dubaï*



consommer et de faire, et elle tente de nous convaincre que notre bonheur dépend de cela.

Sur le plan collectif, je suis persuadé que la décroissance est la seule issue pour mieux affronter les prochaines catastrophes. Le choc sera moins brutal. Il s'agit au fond de refuser la sinistrose liée à la récession économique et de vouloir la décroissance au lieu de la subir.

*Certains pensent la Terre comme un être vivant dont une des composantes serait l'homme. C'est l'hypothèse Gaïa. Qu'implique ce décentrement ? N'y a-t-il pas un problème relatif à l'image que*

*l'homme se fait de sa place dans le monde ?*

**J. Gr. :** C'est la question fondamentale, les racines religieuses et culturelles de notre attitude face à la nature. L'hypothèse Gaïa a été développée dans le cadre de la planétologie comparative. Si la température de la Terre permet la vie, c'est du fait de la co-évolution des êtres vivants avec la planète. La vie est permise grâce à l'effet de serre. La vie est donc une force qui modifie fondamentalement la chimie de l'air, de l'océan et des sols. Non seulement le vivant transforme la Terre, mais il autorégule la stabilité du système.

Cette découverte a des résonances culturelles, philosophiques et théologiques très intéressantes. L'hypothèse Gaïa déplace la figure du sacré. Il ne se situe plus dans une transcendance, en dehors des réalités terrestres, mais en nous et autour de nous, dans la nature vivante, dans la biodiversité, dans l'extraordinaire diversité de la vie et des paysages sur la surface de la terre. Au fond, on revient à une sorte d'animisme.

La crise économique et sociale est peu de choses par rapport à la crise métaphysique qui nous attend. La philosophie écologique dit que nous nous sommes fondamentalement trompés. Nous avons mis l'homme au centre du monde, puis on l'a vu comme « la flèche de l'évolution » (Teilhard de Chardin). Aujourd'hui, on devrait adopter une vision proche de celle de Lévi-Strauss qui disait qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même mais place le monde avant la vie, la vie avant l'amour-propre.

Un séjour d'un ou deux milliards d'années sur Terre ne saurait servir d'excuse à une espèce quelconque pour se l'approprier et s'y conduire sans pudeur ni discrétion.

**L. B. et F. H.**



LA VIE CÔTÉ CULTURE

## La catastrophe approuvoisée

A travers une série d'entretiens, *A vue d'esprit* tente d'identifier les ressources spirituelles, psychologiques et philosophiques disponibles pour gérer les menaces à venir. Pour échapper aussi aux tentations de l'insouciance ou du cynisme. Pour faire au mieux tout ce qui peut être fait. Pour tenter de vivre le plus heureux possible malgré...

*La terre nous tombe sur la tête et Eloge de la frugalité*  
avec **Jacques Grinevald**,  
entretien réalisé en partenariat  
avec **choisir**

*Catastrophes apocalyptiques et Vivre avec le danger*  
avec **Pierre Bühler**, professeur de théologie systématique à l'Institut d'herméneutique et de philosophie de la religion, Université de Zurich

*Sortie de route*  
avec **Marco Martinuz**,  
aumônier au CHUV, Lausanne

**Du lundi 13 au vendredi 17 avril,  
de 16h30 à 17h00**